Pourquoi un dossier sur la traduction du témoignage ?

Presentation

Anneleen Spiessens et Tom Toremans

Traducteur : Bénédicte Decharneux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5138>

DOI : 10.4000/temoigner.5138

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 60-65

ISBN : 987 2-9600926-4-6

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Anneleen Spiessens et Tom Toremans, « Pourquoi un dossier sur la traduction du témoignage ? », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 123 | 2016, mis en ligne le 02 novembre 2021, consulté le 04 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5138> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5138>

TRADUIRE LE TÉMOIGNAGE

Quelle est la relation entre le témoignage, défini comme un récit plus ou moins ritualisé portant sur la violence politique et raconté à la première personne, et la traduction ? Et, parallèlement, quelle position le traducteur occupe-t-il par rapport au témoin ? Est-il possible, en tant que traducteur, d'être (ou de devenir) témoin ? Comment, quand et pourquoi traduit-on des témoignages ? À quelles stratégies linguistiques et discursives le traducteur recourt-il quand il se trouve confronté à un texte éthiquement délicat ? Quel rôle joue-t-il dans la transmission du savoir historique, des valeurs culturelles ou de la critique sociale véhiculés par le témoignage ? La traduction a-t-elle tendance à affaiblir ou, au contraire, renforcer la pertinence et l'impact du discours original ? Quelle est l'importance de la traduction dans des contextes littéraires, politiques et institutionnels ? Combien ces contextes spécifiques déterminent-ils la pratique de la traduction ? Dans quelle mesure les processus de transcription, d'édition, de traduction et d'archivage ont-ils un effet sur le texte source ? Et peut-on soutenir les strictes démarcations entre témoigner et traduire, entre témoignage documentaire et littéraire, entre l'original et sa traduction ? Voilà les questions qui seront abordées dans ce dossier.

Pourquoi un dossier sur la traduction du témoignage ?

Ce dossier consacré à la traduction du témoignage cherche à comprendre comment la traduction à la fois complète et complique le témoignage. À cette fin, diverses situations politiques, culturelles et sociales sont envisagées, notamment les camps nazis, l'Inde postcoloniale, le département de l'immigration belge, l'Afrique du Sud d'après l'apartheid, le Rwanda après le génocide et l'Égypte à la suite de la récente révolution. Si cette portée élargie dénote par son manque d'ancrage historique et géographique, elle vise à démontrer l'intérêt relatif pour l'étude de la traduction et le témoignage là justement où ces pratiques apparaissent si pertinentes dans des domaines variés. Bien qu'il soit difficile d'ignorer que la traduction est essentielle à la production, à la compréhension et à la diffusion des récits de témoignages à travers les cultures et les générations, les incidences des processus de traduction ont rarement été reconnues dans les débats

scientifiques portant sur le témoignage. En effet, notamment dans les études sur la Shoah, la traduction reste « une des grandes questions tacites » (Davies, 2014, p. 161). Si elle n'est pas tout simplement ignorée en tant que « supplément » neutre, transparent, et donc négligeable, greffé sur un original immuable, la traduction est souvent considérée comme une forme de trahison d'un texte (ou discours) sacralisé qui ne peut se concevoir qu'en termes de « perte » et d'« inauthenticité ». Les études de cas rassemblées dans ce dossier apportent quelques corrections à ces perceptions réductrices des relations qui existent entre le témoignage et la traduction et appellent à adopter une approche plus nuancée et plus « locale ».

Outre la collecte d'un large éventail d'études de cas, ce dossier comporte également des idées et des approches issues de différentes disciplines, dont les domaines du droit, les sciences politiques, la littérature et la linguistique. Toutefois, les deux principaux domaines d'étude sont ceux consacrés à la mémoire et à la traduction. L'étude de la mémoire (*memory studies*) fournit un cadre pour étudier le rapport entre perte, trauma et traduction dans un sens philosophique, alors que la traductologie tente depuis longtemps de parvenir à une compréhension plus critique de la traduction en termes de pouvoir.

La traduction – et l'inévitable problème de l'intraduisibilité qui l'accompagne – est en effet souvent utilisée comme une métaphore pour illustrer une perte primordiale édictée par le témoignage lui-même : celle d'une expérience originale, intime et non transmissible de la violence. Les victimes de violence politique ont du mal à comprendre et à exprimer ce qu'ils ont vécu,

qui plus est à « traduire » cette expérience dans un langage compréhensible pour les personnes externes. Le témoignage, dans son sens philosophique large, se veut donc le révélateur des divergences qui existent entre l'histoire, la mémoire et le récit, entre la langue et la vie – ou la mort, puisque, dans le contexte de la Shoah, ce « non-événement programmé » (Coquio, 2003, p. 34) destiné à effacer ses propres traces, le témoignage est souvent interprété comme un « témoignage par procuration ». Pour Primo Levi, il s'agit d'une tentative de parler au nom des « témoins intégraux » qui « ont touché le fond » – et d'exprimer une lacune qui porte le nom de *Muselmann* (Levi, 1989, p. 84). Comme le souligne Lina Insana dans son étude consacrée à Levi et à la traduction/transmission du témoignage de la Shoah, la traduction pour ce dernier devient la « métaphore du témoignage de la Shoah » (2009, p. 11). La méfiance à l'égard de la traduction est donc symptomatique de la perception de la « perte » inscrite dans les témoignages existants, et qui dévoile l'incapacité de la langue à transmettre une expérience limite « indicible », voire inconnaissable.

La question de la traduction se complique davantage avec la conceptualisation du témoignage en tant qu'« acte présent », inextricablement lié à la personne du témoin qui « signe » son récit (Derrida, 1996) et qui a l'obligation éthique d'agir comme une « mémoire vivante » pour les générations futures (Dulong, 1998). C'est donc par le témoin, ou à travers le texte qui le représente, que nous, qui sommes étrangers à cette réalité, pouvons avoir connaissance de l'expérience originale. Le lecteur « témoignant du traumatisme du témoin » (Felman et Laub, 1992, p. 58) contribue ainsi à créer une chaîne de

transmission, phénomène connu sous le nom de « *passage de témoin* ». Si le travail de mémoire est donc fondé sur la rencontre directe avec le texte-corps du témoin, on peut imaginer les conséquences qu'entraîne l'exposition du tortueux processus de traduction qui compromet l'idée même d'authenticité et d'immédiateté. Les études consacrées au trauma et à la traduction n'ont pas encore pleinement exploré ce qui rapproche le témoignage, la traduction et le traumatisme. Ce dossier s'y est intéressé dans le contexte des camps nazis, du génocide au Rwanda, et de la Commission de vérité et de réconciliation en Afrique du Sud.

Les études en matière de traduction ont souvent avancé que cette dernière n'est jamais neutre ni transparente – une simple copie de l'original –, mais qu'elle est plutôt « désordonnée et partielle » (Hermans, 2002, p. 11 ; voir aussi Iețcu-Fairclough, 2008). Sur un plan politique ou idéologique, la traduction n'est pas innocente, qu'elle soit au service de l'élite politique ou de la consolidation des structures et discours des pouvoirs dominants, ou au service de la résistance qui milite contre ces pouvoirs. C'est ce qu'ont largement soutenu Maria Tymoczko et Edwin Gentzler dans l'introduction de leur livre *Translation and Power* paru en 2002. Selon eux, le « terme clé qui a donné l'impulsion aux nouvelles directions que les études de traduction ont prises depuis le tournant culturel, c'est *pouvoir* » dans la mesure où le « tournant *culturel* » en traductologie est devenu le « tournant du *pouvoir* ». La problématique du pouvoir, indiquent les auteurs, est ainsi mise en avant dans les débats sur l'histoire de la traduction et les stratégies de traduction (Tymoczko et Gentzler, 2002, p. xvi). Le présent dossier contient éga-

lement des essais qui reprennent les cadres poststructuralistes et postcoloniaux à l'origine des enquêtes critiques sur les nombreux liens qui existent entre la traduction et le pouvoir.

Le caractère partiel inévitable de la traduction peut être vu comme une occasion de responsabiliser les traducteurs ainsi que d'« élargir » le concept de traduction, afin de mettre en valeur ses dimensions éthiques, politiques et culturelles (Tymoczko, 2007). La traduction – d'un texte donné, dans un temps et un lieu donnés –, plutôt que d'être secondaire et dérivée, est un outil très efficace qui peut être utilisé pour construire, rétablir ou opposer des représentations particulières du monde social et politique. Certains contributeurs au présent dossier se sont penchés sur la manière dont des personnes de pouvoir et des institutions (archives, criminels de guerre, agents d'octroi d'asile) transforment aisément la traduction en un instrument pour exercer un certain pouvoir sur les témoins, compromettant ainsi les chances de ces derniers de présenter leur cause de la manière la plus favorable possible. Ces articles nous recommandent vivement de toujours évaluer de façon critique les liens qui existent entre le témoignage et sa version archivée, traduite et institutionnalisée. En plus d'être un instrument visant à renforcer les relations de domination, la traduction peut également servir à des fins émancipatrices, voire militantes, ce que d'autres articles s'attacheront à souligner. Des textes sont traduits afin de susciter une réflexion morale ou historique sur un sujet, de diffuser des connaissances, de promouvoir des changements politiques ou sociaux, et de créer des réseaux de solidarité à travers le monde. En tant que telles, les deux approches

de la relation entre la traduction et le pouvoir – en termes de puissance et de résistance, de domination et d'émancipation – offrent des perspectives complémentaires permettant d'analyser des exemples concrets de témoignages traduits, qu'il s'agisse de textes littéraires, d'archives testimoniales ou d'entretiens menés lors d'une procédure d'asile.

Les études de la mémoire et de la traduction fournissent ainsi toutes deux un cadre critique pour analyser la traduction de discours testimoniaux comme un ensemble de pratiques linguistiques bien définies qui se déroulent dans des contextes particuliers, pour des raisons particulières et ciblent, dans ce même esprit, un lectorat particulier. L'accent, dans le présent dossier, est mis sur l'analyse minutieuse de cas concrets. Au centre de cette analyse se trouve, d'une part, la comparaison textuelle entre document source et cible – glissements et omissions lors de l'interprétation des témoignages dans les tribunaux et les commissions ; importance de la terminologie dans le récit d'un survivant du camp, dans une preuve judiciaire ou une procédure administrative ; positionnement hiérarchique des langues ou variétés linguistiques – et, de l'autre, les processus et les conditions matérielles qui peuvent expliquer les changements décelés. Les préoccupations philosophiques et éthiques liées à la traduction de récits de violence politique sont en effet cruciales pour comprendre le rôle de la traduction dans le travail de mémoire interculturel. Cependant, des stratégies efficaces pour la traduction « éthique » ne peuvent simplement dériver de protocoles fixes ; en revanche, elles sont toujours adaptées à des caractéristiques textuelles et contextuelles très spécifiques. De même, la relation délicate qui se crée entre le traducteur

et le témoin sera définie différemment selon le temps et le lieu de la traduction.

Pour son article sur les traductions anglaises de *L'Univers concentrationnaire* de David Rousset (1946), l'un des premiers rapports sur la vie dans les camps nazis, Sharon Deane-Cox conceptualise le travail de traduction comme étant un acte de « témoignage secondaire », insistant sur le pouvoir agentiel du traducteur individuel qui laisse sa « marque interprétative » sur l'original. Néanmoins, l'analyse révèle en premier lieu l'impact déterminant des conditions socioculturelles extérieures sur la réception, dans les années 1940 et 1950, du texte traduit : le livre de Rousset est en effet un témoignage atypique écrit « à contre-courant », focalisé sur les camps de concentration uniquement à un moment où le monde s'était tourné vers Auschwitz. Une nouvelle traduction, estime Deane-Cox, « pourrait permettre de rétablir l'importance de l'ouvrage de Rousset dans des débats contemporains, en le recadrant en tant que contrepoint intéressant par rapport à des affirmations relatives au caractère ineffable des expériences traumatiques, et en tant que rappel de l'étendue de la persécution nazie. »

Plutôt que de débattre de la « précision » ou de la « fidélité » d'une traduction par rapport à la voix authentique du témoin (audible dans le témoignage oral ou résonnant dans le texte écrit), certains auteurs dans ce volume attirent

l'attention sur la nature construite de l'« original » lui-même. Ils démontrent comment la forme et le format d'un témoignage sont façonnés non seulement par les circonstances historiques, culturelles et politiques dans lesquelles il est produit et diffusé, mais également par les processus successifs d'édition, de transcription et d'archivage. À propos des témoignages des génocidaires rwandais édités par le reporter Jean Hatzfeld en 2003, Anneleen Spiessens précise qu'il s'agit de récits « relayés » et, par conséquent, stratifiés, qui reposent sur une mise en scène élaborée. Hatzfeld a beau soutenir face à ses lecteurs qu'il fait entendre la « voix » des bourreaux, les témoignages recueillis sont le résultat d'une construction discursive minutieuse qui se trouve exposée dans la traduction. Des traces de la présence du traducteur dans les textes anglais et néerlandais créent un effet de mise en abyme révélant la nature construite et polyphonique des récits originaux. L'article d'Anneleen Spiessens ne se contente ainsi pas de problématiser l'idée d'une traduction « consonante » ou « innocente », il conteste également la possibilité même d'un « témoignage brut ».

Dans le même ordre d'idées, Antjie Krog et Nosisi Mpolweni dévoilent la complexité des processus d'archivage qui se fondent sur la sélection, la traduction et la transcription des témoignages oraux. « Les archives – toutes les archives – chaque archive – sont figurées », affirment les auteures. Rassemblées dans des circonstances particulières et à des fins particulières, elles constituent des sites de lutte de pouvoir intense à propos de la connaissance et de la recherche de sens. Cet article propose de « refigurer » les archives sud-africaines à travers l'étude de trois

témoignages apportés au cours des audiences de la Commission de vérité et de réconciliation en 1996. Des omissions et des glissements de sens sont apparus entre le récit oral et la version archivée, ce qui selon les auteures résulte pour la plupart de la difficulté, pour l'interprète, le traducteur et le transcripteur, de se confronter à l'horrible événement rapporté par le témoin.

L'article de Kroger et Mpolweni introduit un nouveau contexte dans lequel les témoignages sont régulièrement validés et analysés. En effet, le témoignage est non seulement un artefact culturel – la forme la plus courante sous laquelle elle est étudiée dans les études de la Shoah –, mais il est souvent présenté comme élément de preuve dans des environnements institutionnels comme les Commissions, les salles d'audience, ou les services d'immigration gouvernementaux. La politique linguistique, les compétences en langues et la traduction sont essentielles dans le contexte multilingue de la procédure d'asile en Belgique, où les autorités nationales décident, sur la base d'un entretien, si les candidats remplissent les critères de la Convention de Genève nécessaires au statut de réfugié. Katrijn Maryns constate que, malgré l'obligation légale, en l'absence d'un interprète, de mener la procédure en néerlandais ou en français, ces entretiens sont souvent réalisés en anglais, et ce malgré le manque généralisé de formation en langues et en traduction des agents d'octroi d'asile. Non seulement le recours *ad hoc* à l'anglais comme *lingua franca* ne parvient pas à répondre aux besoins de communication des participants, mais cette pratique linguistique entraîne en plus une « inégalité institutionnelle de parole », l'institution d'accueil étant chargée de contrôler la mise en texte et la recontext-

tualisation de la parole du demandeur d'asile dans le processus de traduction et de conservation des dossiers.

Enfin, les contributions sur l'Inde postcoloniale et l'Égypte pendant la révolution soulignent la puissance émancipatrice de la traduction et sa capacité à provoquer un changement social et politique. Christi Merrill évoque le livre *Dohra Abhishaap* [*Doubly Cursed/Doublement maudite*] de la féministe dalit Kausalya Baisantriy, une critique pointue de l'inégalité liée au genre et à la caste dans l'Inde contemporaine. L'histoire de vie de l'auteure trouve son origine dans le genre latino-américain des *testimonio*, dont le but consiste à mobiliser l'appui à la cause des minorités opprimées. Christi Merrill constate que dans le cas de l'autobiographie dalit également, le témoignage peut être considéré comme une stratégie politique majeure et un instrument de transformation sociale. La texture même de la prose hétéroglossique de Kausalya Baisantriy donne une nouvelle forme aux relations hiérarchiques entre l'anglais, l'hindi, le marathi standard et les dialectes locaux, bousculant ainsi les processus traditionnels de « traduction culturelle » où l'ethnographe décrit la culture étrangère (subalterne) à l'attention d'un public anglophone. En tant que traductrice de *Dohra Abhishaap*, Christi Merrill réfléchit sur les conséquences que peut avoir le fait de restituer la généalogie complexe du *testimonio*, ainsi que l'hétéroglossie militante présente dans l'ouvrage de Kausalya Baisantriy, dans la langue de l'ancien colonisateur. Est-il possible de transposer en anglais le pouvoir subversif du texte original ?

Nous clôturons ce dossier avec deux courts articles sur *Mosireen*, le

collectif de militants qui a rassemblé des témoignages vidéo pendant et après la révolution de 2011 en Égypte. Samah Selim, militante, universitaire, traductrice et membre de l'unité de sous-titrage du collectif depuis 2012, et Omar Robert Hamilton, l'un de ses fondateurs, réfléchissent sur le rôle joué par la traduction dans le contexte critique et souvent chaotique de la révolution. Le cas égyptien, ainsi que d'autres révolutions, conflits et occupations au Moyen-Orient, nous invite à reconsidérer la traduction comme faisant partie d'une forte implication militante dans des événements très concrets et comme un moyen de favoriser la solidarité et la compréhension à l'échelle locale et mondiale. Pour Samah Selim, « traduire la crise, c'est comme jeter une pierre dans un étang : cela produit un événe-

ment de masse critique qui s'étend dans des cercles éphémères de résonance et de possibilité. » Ici aussi, la traduction apparaît comme une partie intégrante du témoignage, qui affecte profondément ce dernier au lieu de simplement le compléter en tant que véhicule transparent. En fait, quand Hamilton indique que « nous devons nous traduire pour mieux nous entendre les uns les autres », il ne fait pas que souligner le rôle de la traduction dans la diffusion des connaissances, mais il considère celle-ci comme un outil crucial qui sert à résister à la « marchandisation du langage révolutionnaire » ainsi qu'à inventer des réalités nouvelles et postrévolutionnaires. ■

Anneleen Spiessens (UGent)

Tom Toremans (KULeuven)

Traduit du néerlandais par Bénédicte Decharneux

BIBLIOGRAPHIE

- Coquio, Catherine (2003) : « À propos d'un nihilisme contemporain : négation, déni, témoignage », in *Id.* (dir.), *L'histoire trouée. Négation et témoignage*, Nantes, L'Atalante.
- Davies, Peter (2014) : « Introduction », *Translation and Literature*, n° 23, p. 161-169.
- Derrida, Jacques (1996) : « Demeure. Fiction et témoignage », in Michel Lisse (dir.), *Passions de la littérature*. Avec Jacques Derrida, Paris, Galilée, p. 13-73.
- Dulong, Renaud (1998) : *Le Témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- Felman, Shoshana et Dori Laub (1992) : *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, New York, Routledge.
- Hermans, Theo (2002) : « Paradoxes and Aporias in Translation and Translation Studies », in A. Riccardi (dir.), *Translation Studies. Perspectives on an Emerging Discipline*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 10-23.
- Ieșcu-Fairclough, Isabela (2008) : « Critical Discourse Analysis and Translation Studies: Translation, Recontextualization, Ideology », *Bucharest Working Papers in Linguistics*, n° 2, p. 67-73.
- Insana, Lina N. (2009) : *Arduous Tasks: Primo Levi, Translation and the Transmission of Holocaust Testimony*, Toronto, Toronto University Press.
- Levi, Primo (1989) : *The Drowned and the Saved*, New York, Vintage.
- Tymoczko, Maria (2007) : *Enlarging Translation, Empowering Translators*, Manchester, St. Jerome Publishing.
- Tymoczko, Maria et Edwin Gentzler (dir.), *Translation and Power*, Amherst and Boston, University of Massachusetts Press.